

SUR

L'AUTHENTICITÉ DE L'ORAISON FUNÈBRE

ATTRIBUÉE A LYSIAS

Extrait de la REVUE ARCHÉOLOGIQUE

L'oraison funèbre attribuée à Lysias et désignée dans la liste de ses œuvres sous le titre suivant : *Discours funèbre pour les auxiliaires des Corinthiens*, ἐπιτάφιος τοῖς Κορινθίων βοηθοῖς, est plus importante par les questions littéraires qui s'y rattachent que par le fait qui en a été l'occasion.

En 393 (Ol. 96, 3), un an après la bataille de Coronée et après cette autre bataille livrée un peu auparavant près de Sicyone, à laquelle semblent se rapporter l'inscription et le beau bas-relief découverts en 1863 près de la porte Dipyle, sur la route d'Athènes à Éleusis, des soldats athéniens, envoyés sans doute avec les mercenaires commandés par Iphicrate, avaient pris part à un combat qui s'était engagé près du Léchée, le port septentrional de Corinthe, au commencement de la guerre à laquelle cette ville a donné son nom. Athènes s'associait volontiers à ce soulèvement des principaux États de la Grèce contre la suprématie de Sparte, et, malgré le souvenir récent d'Ægos-Potamos, elle reprenait de l'espérance. L'échec qu'elle partagea dans ce combat avec ses alliés ne changea rien à ses dispositions. Elle fit faire aux citoyens qu'elle venait de perdre des funérailles publiques. Ce sont probablement celles dont il est question au début du *Ménexène* et pour lesquelles le sénat des Cinq Cents désigna comme orateur Archinus. Platon, qui suppose que la délibération du sénat n'est pas terminée au moment où Socrate rencontre Ménexène, dit que le choix se portera probablement sur Archinus ou sur Dion. Le premier étant cité d'ailleurs comme auteur d'un discours funèbre, il est probable que ce fut lui qui parla dans cette circonstance.

Bibliothèque Maison de l'Orient



154735

On peut supposer avec vraisemblance que ces funérailles, les premières sans doute qu'Athènes fit célébrer depuis la guerre du Péloponnèse, excitèrent une grande émotion, et que le discours d'Archinus, par ses qualités ou par ses défauts, occupa vivement l'opinion publique. Toujours est-il que deux écrivains illustres, Platon et Lysias, cédèrent à la tentation de refaire l'œuvre de l'orateur officiel. C'est là un fait curieux que cette double rivalité de pareils hommes, et entre eux-mêmes et à l'égard d'un orateur de second ordre qui échappe complètement aujourd'hui à notre appréciation. On peut remarquer incidemment que cet Archinus avait causé à Lysias un tort personnel en faisant rapporter comme illégal le décret qui conférerait à celui-ci le droit de cité sur la proposition de Thrasybule. Quant à une rivalité entre Lysias et Platon, si l'on regarde leurs discours comme authentiques, il est difficile de ne pas l'admettre en général, quel que soit d'ailleurs celui des deux qui en ait eu la pensée (1). Autrement, il faudrait supposer qu'ils avaient écrit tous deux au même moment et à l'insu l'un de l'autre. On voit tout de suite de quel intérêt peut être une comparaison entre deux esprits si différents, se renfermant par choix dans le cadre si rigoureusement tracé de l'oraison funèbre athénienne et s'y essayant, à l'occasion des mêmes faits, avec plus ou moins de sincérité, par jeu d'esprit ou par désir de faire de l'art pour l'art lui-même.

Le discours de Lysias provoquerait une autre comparaison. Des critiques de l'antiquité accusaient Isocrate d'avoir beaucoup emprunté à ce discours dans son *Panégryrique*, et il semble que l'on ait discuté dans les écoles sur la nature et la légitimité de ces emprunts. L'accusation était évidemment exagérée, mais elle nous inviterait à comparer deux œuvres analogues de deux maîtres de l'art; et, comme le dernier passait pour avoir atteint, précisément dans l'ouvrage incriminé, la perfection du genre épideictique, Lysias, son prédécesseur immédiat et, prétendait-on, son modèle, marquerait un degré important dans le progrès de ce genre. L'examen de son discours devrait donc nous avancer dans la connaissance d'une partie considérable de l'éloquence grecque dont nous n'avons que médiocrement l'intelligence et le goût.

Telles sont les études intéressantes et délicates qu'il y aurait à faire au sujet du discours funèbre de Lysias. Mais, pour s'y engager avec sécurité, il faudrait d'abord avoir résolu une question qui est

(1) Ce fut probablement Platon, car (p. 245) il fait allusion au traité d'Antalcidas, qui fut de six ans postérieur au combat du Léchée.

très-sérieusement agitée par la critique moderne, celle de l'authenticité de ce discours. S'il est apocryphe, si ce n'est que l'œuvre médiocre d'un rhéteur inconnu, il est clair que ces rapprochements avec Platon et avec Isocrate perdent beaucoup de leur intérêt, et qu'ils ne peuvent plus rien nous apprendre sur le développement de l'art oratoire chez les Athéniens. Or, c'est dans le sens de cette affirmation que penche la majorité des juges. Des hommes d'une grande valeur, comme Albert Becker (1), comme Krüger (2), comme Spengel (3), comme Westermann (4), ne s'associent pas à cette condamnation. Mais l'opinion contraire compte des partisans beaucoup plus nombreux, parmi lesquels on remarque les noms de Valckenaer (5), de F. A. Wolf (6), de Reiske (7), de Bernhardt (8), de Sauppe (9). L'auteur du travail le plus approfondi et le plus complet sur Lysias, Hœlscher (10), s'est rangé de leur côté. Le dernier éditeur, M. Scheibe, a fait de même. Enfin, tout dernièrement, M. Georges Perrot, amené à parler de Lysias par la suite de ses intéressantes études sur les orateurs, n'a pas cru devoir admettre l'authenticité de l'oraison funèbre. Ainsi voilà deux camps établis en face l'un de l'autre, entre lesquels se sont inégalement partagés des savants d'une autorité incontestable, et le débat reste encore ouvert. On peut donc se permettre d'y prendre part, et c'est ce que je voudrais essayer de faire à mon tour par une étude attentive du monument contesté. Je m'attacherai spécialement à l'argumentation de Hœlscher, qui, venu un des derniers, reprend pour son compte les arguments produits par ses prédécesseurs, et qui de plus est le seul qui institue une discussion à peu près en règle.

(1) *Demosth. als Staatsm. u. Redner*, p. 446.

(2) *Hist. phil. Studien.*, t. I, p. 102.

(3) *Συναγωγή τεχνῶν*, p. 140.

(4) *Quæst. Demosth.*, P. II, p. 32 sqq.

(5) *Ad Herod.*, VII, 139, où il est contredit par Schweighaeuser; ad VII, 160; IX, 27.

(6) *In Demosth. Leptineam commentarius*, ad § 119, p. 363. Il renvoie à un article de lui inséré dans les *Ephémérides littéraires d'Erfurt* en 1782, p. 34, où il avait d'abord exprimé la même opinion.

(7) *Ad Epitaph.* (*Or. gr.*, vol. V, p. 64).

(8) *Synt. gr.*, p. 22, 126, 310.

(9) *Ad Lycurg.*, p. 144, *aliisquæ locis*.

(10) *De vita et scriptis Lysiae oratoris*, p. 47 sqq.

I

Ce que l'on oppose surtout à l'authenticité, c'est une impression. Quant aux arguments positifs, ils se réduisent à un certain nombre de critiques qui portent sur la langue et sur le style oratoire, sur le goût, et sur l'exactitude historique. Examinons d'abord ces critiques de près et en détail, ce qui est la seule manière de les apprécier.

I. CRITIQUES SUR LA LANGUE ET LE STYLE ORATOIRE.

Dans la première classe, le fait sur lequel Høelscher insiste le plus, c'est l'abus des particules μέν et δέ, surtout de la seconde, qui trop souvent, au lieu de marquer une opposition, remplit l'office de simple liaison, à l'exclusion presque absolue des autres particules.

Il y a du vrai dans cette observation. L'usage fréquent de ces deux particules dans le texte en question est en effet à remarquer. Seulement, elles sont déjà si multipliées dans les autres discours de Lysias, et en général chez les prosateurs grecs, qu'il est assez difficile de déterminer au-delà de quelle mesure leur emploi devient excessif. De plus, on ne peut se prononcer sur un cas particulier qu'avec une grande circonspection. Ainsi, sur l'autorité de Bernhardt (1), dont il n'explique pas suffisamment la pensée, Høelscher indique comme non usitée par les écrivains simples une construction qui se trouve au § 9 du discours funèbre, ὑπὲρ μὲν τῶν . . . ὑπὲρ δὲ τῶν, où l'article, ayant la valeur d'un pronom, est placé après la particule. Bernhardt la signale comme assez fréquente chez Thucydide, chez Platon, chez Xénophon, chez Isocrate, c'est-à-dire précisément chez les contemporains de Lysias; ce qui est une présomption en faveur de l'authenticité. Il est vrai que, supposant sans doute que le discours funèbre est d'une époque postérieure, il voit dans l'exemple cité une affectation et, par suite, la preuve que ce discours est apocryphe. Mais c'est faire un cercle vicieux.

Ce qu'il faut dire d'abord, à ce que je crois, c'est que l'auteur du discours funèbre y multiplie davantage les particules μέν et δέ parce que c'est un discours d'apparat, c'est-à-dire d'un genre qui, chez les Grecs encore plus que chez nous, aime les antithèses et les lon-

(1) *Synt. gr.*, p. 310.

gues phrases. Il n'y a jamais d'antithèses, chez aucun écrivain, sans que ces particules ne servent à en marquer l'opposition et le balancement; et il est constant qu'elles servent aussi à unir et à distribuer les membres des grandes périodes. Nous devons donc trouver tout naturel qu'elles soient plus prodiguées dans le discours funèbre attribué à Lysias que dans les plaidoyers, les harangues et la prose historique ou philosophique.

Ajoutons que dans des plaidoyers de cet auteur à la fois très-authentiques et très-importants, dans l'accusation contre Ératosthène, qui est de dix ans antérieure à l'époque supposée de l'oraison funèbre, dans celle contre Agoratos, dont la date a dû s'en rapprocher un peu plus, l'emploi de μέν et de δέ ressemble beaucoup à ce qui est blâmé par Hoelscher dans ce discours. Dans les narrations, δέ revient à tout instant comme simple liaison, ce qui est évidemment emprunté aux habitudes du langage vulgaire (1). La péroraison si ferme de l'accusation contre Ératosthène nous montre μέν et δέ se répondant pour diviser la pensée bien plutôt que pour opposer les idées entre elles (§ 94; cf. contre Agor. § 44). Cela est d'ailleurs conforme à l'usage de la bonne langue de cette époque. Témoin cette phrase du *Panegyrique* d'Isocrate qui ne présente qu'une succession de faits et de résultats (p. 65, c d) :

Μετὰ γὰρ τὴν ἐν Ἑλλησπόντων γενομένην ἀτυχίαν ἐτέρων ἡγεμόνων καταστάντων ἐνίκησαν μὲν οἱ βάρβαροι ναυμαχοῦντες, ἤρξαν δὲ τῆς θαλάττης, κατέσχον δὲ τὰς πλείστας τῶν νήσων, ἀπέβησαν δ' εἰς τὴν Λακωνικὴν, Κύθηρα δὲ κατὰ κράτος εἶλον, ἄπασαν δὲ τὴν Πελοπόννησον κακῶς ποιοῦντες περιέπλευσαν.

Xénophon nous offrirait plus d'un exemple analogue (2). On ne peut donc affirmer qu'à cet égard le discours funèbre soit en dehors des habitudes de Lysias lui-même ni en général des bons écrivains. Insistons encore cependant, et attachons-nous spécialement au genre d'éloquence dont relève l'exemple emprunté à Isocrate, au genre démonstratif; c'est là que la comparaison devrait être la plus concluante en faveur de la thèse soutenue par Hoelscher. Adressons-nous soit à Lysias lui-même, soit à ses contemporains.

Des discours d'apparat que Lysias avait composés, il ne nous reste, outre celui qui est en question, que deux pages du discours *Olympique*, qui nous ont été conservées par Denys d'Halicarnasse. C'est le début. L'authenticité n'en est pas contestée. Il est écrit dans le même

(1) Voyez en particulier dans le discours contre Ératosthène, §§ 13-14, 66-69, 72-75; dans le discours contre Agoratos, §§ 8-10.

(2) Cf. *Anab.*, II, 6, 21 seq.; III, 1, 2 et al.

système que le discours funèbre. C'est, à peu de chose près, le même style; c'est, particulièrement aux §§ 4-6, c'est-à-dire dans un quart de ce que nous possédons, le même emploi, un peu plus sobre, des particules *μέν* et *δέ*. On y remarque en général un peu plus de souplesse, de fermeté et de simplicité. Mais il y a sur ce point deux observations à faire. L'une, c'est que le discours *Olympique*, prononcé ou composé en 388, est probablement postérieur de cinq ans, et qu'à cette époque de travail extraordinaire sur le style oratoire, cette circonstance suffirait pour faire admettre un progrès chez l'écrivain. La seconde, c'est qu'au jugement d'Hermogène (1), ce discours, où l'orateur se propose, non pas seulement de montrer son talent, mais de déterminer les Grecs à un acte d'aggression immédiat contre le tyran Denys l'Ancien, n'appartient pas purement au genre épideictique, mais tient aussi du genre délibératif ou même de l'éloquence judiciaire; ce qui amène nécessairement une modification dans la forme.

Parmi les contemporains de Lysias, c'est encore à Isocrate qu'il nous faut revenir; c'est avec lui que la comparaison est le plus significative. Thucydide doit être mis à part. Le discours funèbre qu'il prête à Périclès est une œuvre toute particulière, qui, du reste, se rattache à une école antérieure. Platon est assurément un grand artiste; mais la vivacité de son imagination et la hardiesse de ses procédés semblent avoir effrayé d'abord les rhéteurs et leurs disciples. Il était en dehors de la voie commune. L'homme des écoles, celui qui fait accomplir au style oratoire ses progrès réguliers et conformes à la tradition attique, c'est Isocrate. Avec lui, ces observations minutieuses sur les fonctions de deux particules prennent une assez grande importance, mais à condition d'examiner en même temps l'emploi des participes, car elles nous conduisent à l'analyse de la période Isocratique, si admirée de Cicéron. En effet, la construction des longues phrases dans le discours funèbre repose tout entière sur l'emploi de *μέν* et de *δέ* et sur l'emploi des participes, et nous reconnaissons que ces deux éléments jouent encore le rôle principal dans la période d'Isocrate. C'est ce que des exemples seuls pourraient démontrer.

En voici un seul entre beaucoup qui s'offrent à notre choix dans le discours funèbre. C'est une phrase qui est précisément citée par Hœlscher pour l'abus de *μέν* et de *δέ*. L'auteur y fait ressortir les

(1) *De form.*, t. III, p. 395 Walz.

bienfaits de la démocratie libérale instituée et adoptée par les Athéniens (1) :

« Les premiers, et les seuls à cette époque, s'étant affranchis des dominations qui existaient chez eux, ils avaient établi la démocratie, pensant que la liberté de tous était le principe le plus sûr de la concorde, et, s'étant unis entre eux par la communauté des espérances dans les périls, ils apportaient dans la vie publique des âmes indépendantes, confiant à la loi le soin d'honorer les bons et de punir les mauvais : ils pensaient que l'empire de la force n'est fait que pour les bêtes sauvages, mais qu'il appartient aux hommes de déterminer la justice par la loi, de la persuader par la parole, d'obéir dans leur conduite à ces deux puissances, à l'autorité de la loi comme à celle de leur reine, aux enseignements de la parole comme à ceux de leur maîtresse. »

Cette phrase en trois parties renferme deux propositions principales, où le verbe à un mode personnel est précédé d'un participe aoriste et suivi d'un ou de deux participes présents qui forment des propositions secondaires : ce sont les deux premières parties. La troisième, la plus considérable, celle qui contient un développement sur l'idée de la loi, est unie aux deux autres par un participe aoriste *ἡγησάμενοι* qui se rattache directement aux dernières propositions secondaires de la seconde partie. De ce participe *ἡγησάμενοι* dépendent deux grandes propositions infinitives, opposées l'une à l'autre et d'inégale étendue ; la seconde se termine en même temps que toute la phrase par deux propositions secondaires où le verbe est encore au participe présent. Il est évident que les participes sont les liens et même les ressorts du mécanisme. C'est grâce à leur emploi que les différents membres se tiennent et se réunissent en un ensemble. Cet ensemble existe et se développe avec ampleur, avec clarté, avec un caractère oratoire. La variété y est obtenue par la diversité des temps et des voix dans cet usage répété des participes, par la proportion des propositions, par leur distribution et leur opposition qui coupent à propos le développement, par les constructions de détail qui mettent en valeur les expressions les plus impor-

(1) § 18 : Πρῶτοι δὲ καὶ μόνοι ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ ἐκβαλόντες τὰς παρὰ σφίσι αὐτοῖς δυναστείας δημοκρατίαν κατεστήσαντο, ἡγούμενοι τὴν πάντων ἐλευθερίαν ὁμόνοιαν εἶναι μεγίστην, κοινὰς δ' ἀλλήλοις τὰς ἐκ τῶν κινδύνων ἐλπίδας ποιήσαντες ἐλευθερίας ταῖς ψυχαῖς ἐπολιτεύοντο, νόμῳ τοὺς ἀγαθοὺς τιμῶντες καὶ τοὺς κακοὺς κολάζοντες, ἡγησάμενοι θηρίων μὲν ἔργον εἶναι ὑπ' ἀλλήλων βίᾳ κρατεῖσθαι, ἀνθρώποις δὲ προσήκειν νόμῳ μὲν ὀρίσσει τὸ δίκαιον, λόγῳ δὲ πείσαι, ἔργῳ δὲ τοῦτοις ὑπηρετεῖν, ὑπὸ νόμου μὲν βασιλευμένους, ὑπὸ λόγου δὲ διδασκόμενους.

tantes, enfin par le rythme et l'harmonie qui se font sentir sans affectation. La fin est surtout remarquable : ἀνθρώποις δὲ προσθήκει νόμῳ μὲν ὀρίσσει τὸ δίκαιον, λόγῳ δὲ πείσει, ἔργῳ δὲ τούτοις ἐπιηρετεῖν, ὑπὸ νόμου μὲν βασιλευομένους, ὑπὸ λόγου δὲ διδασκομένους. C'est une suite et un enchaînement d'antithèses qui représentent et ramènent par redoublement, sous une forme ingénieuse et vive, l'idée principale de la dernière partie (l'empire de la loi dans une démocratie libérale), et qui s'arrêtent sur une harmonie plus ample et plus grave produite par la consonnance des deux participes présents passifs.

On trouve donc ici un art qui a ses ressources et ses effets très-perceptibles pour nous. On ne voit pas moins facilement quelles sont les limites où s'arrête la puissance de l'écrivain; on le voit surtout par la comparaison avec Isocrate. Il semble en effet que cette construction ait quelque chose de laborieux, de monotone et de pauvre par la répétition des mêmes procédés, si on lit immédiatement après une phrase de ce maître, par exemple celle qui remplit à elle seule presque toute la page 50 du Panégyrique. L'idée qu'exprime ce développement en une phrase, c'est l'excellence de la philosophie et de son interprète, le langage, lequel établit la distinction la plus nette et la plus constante entre l'homme et les animaux, entre les hommes intelligents, instruits et éclairés, et ceux qui ne le sont pas, donne l'autorité dans l'État et la considération au dehors (1).

On voit qu'il y a quelque analogie entre les pensées exprimées par les deux écrivains. Il y a aussi un certain rapport dans la construction de leurs phrases. Celle d'Isocrate s'appuie de même sur deux propositions principales, dont la seconde, qui avec ses dépendances forme un vaste ensemble et revêt un caractère périodique, se déve-

(1) Φιλοσοφίαν τοίνυν, ἢ πάντα ταῦτα συνεξεῦρε καὶ συγκατασκεύασε, καὶ πρὸς τε τὰς πράξεις ἡμᾶς ἐπαίδευσε καὶ πρὸς ἀλλήλους ἐπράυνε, καὶ τῶν συμφορῶν τὰς τε δι' ἀμαθίαν καὶ τὰς ἐξ ἀνάγκης γιγνομένας διείλε, καὶ τὰς μὲν φυλάξασθαι, τὰς δὲ καλῶς ἐνεργεῖν ἐδίδαξεν, ἢ πόλις ἡμῶν κατέδειξε, καὶ λόγου ἐτίμησεν, ὧν πάντες μὲν ἐπιθυμοῦσι, τοῖς δ' ἐπισταμένοις φθονοῦσι, συνειδυῖα μὲν, ὅτι τοῦτο μόνον ἐξ ἀπάντων τῶν ζῶων ἴδιον ἔφουμεν ἔχοντες, καὶ διότι τοῦτο πλεονεκτήσαντες καὶ τοῖς ἄλλοις ἄπασιν αὐτῶν διηγέκαμεν, ὁρῶσα δὲ περὶ μὲν τὰς ἄλλας πράξεις οὕτω ταραχώδεις οὖσας τὰς τύχας ὥστε πολλάκις ἐν αὐταῖς καὶ τοὺς φρονίμους ἀτυχεῖν καὶ τοὺς ἀνοήτους κατορθοῦν, τῶν δὲ λόγων τῶν καλῶς καὶ τεχνικῶς ἐχόντων οὐ μετὸν τοῖς φαύλοις, ἀλλὰ ψυχῆς εὐφρονούσης ἔργον ὄντας, καὶ τοὺς τε σοφοὺς καὶ τοὺς ἀμαθεῖς δοκοῦντας εἶναι ταύτη πλείστον ἀλλήλων διαφέροντας, ἔτι δὲ τοὺς εὐθύς ἐξ ἀρχῆς ἐλευθέρως τετραμμένους ἐκ μὲν ἀνδρίας καὶ πλούτου καὶ τῶν τοιοῦτων ἀγαθῶν οὐ γιγνωσκομένους, ἐκ δὲ τῶν λεγομένων μάλιστα καταφανεῖς γιγνομένους, καὶ τοῦτο σύμβολον τῆς παιδείσεως ἡμῶν ἐκάστου πιστότατον ἀποδεδειγμένοι, καὶ τοὺς λόγῳ καλῶς χρωμένους οὐ μόνον ἐν ταῖς αὐτῶν δυναμένοις ἀλλὰ καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἐντίμους ὄντας.

loppe au moyen de participes opposés entre eux et subordonnés les uns aux autres. Il est évident qu'elle est à la fois plus ample et plus facile; elle coule d'elle-même avec une plénitude aisée qui satisfait en même temps l'oreille et l'esprit. Le ton y est plus égal, ce qui convient du reste au genre tempéré, qui est celui d'Isocrate. Lysias, d'un autre côté, ou l'auteur du discours funèbre, est dans le détail plus concis, plus vif et plus frappant.

Ou je me trompe fort, ou il faut en venir à l'appréciation de ces nuances pour éclaircir un pareil sujet; et je ne crois pas qu'elles échappent à une appréciation quelque peu attentive. Étendues à un certain nombre d'exemples (1), ces études nous amènent à dire en général que dans le discours funèbre les longues phrases, qu'on y lit en grand nombre, sont voisines de la période sans être des périodes proprement dites. Chacune d'elles contient le plus souvent un récit oratoire, où l'énonciation des faits et des actes est accompagnée de raisonnements et d'expressions de sentiments qui en augmentent l'effet. Les diverses parties, nous l'avons vu dans un exemple, y sont naturellement rapprochées ou enchaînées, opposées entre elles d'une manière ingénieuse ou frappante, proportionnées, soutenues par un sentiment du rythme et par des effets d'harmonie. Cependant, souvent l'unité n'y est pas complète; l'idée principale ne domine pas assez. L'écrivain énumère les idées secondaires, en variant cette énumération par des oppositions, plus qu'il ne les rassemble et qu'il ne les ramène à leur centre. Il ne s'arrête pas à temps et dépasse la limite du cercle qu'embrasse chaque pensée oratoire; en sorte que la cohésion est moindre et que la texture de l'ensemble, sinon du détail, a quelque chose de lâche. Cet effort pour frapper et charmer par l'accumulation des idées et par l'ampleur du développement ne semble donc pas complètement aboutir.

La conclusion naturelle serait que l'écrivain est encore à la veille du progrès définitif. Il y touche presque; il n'y atteint pas encore. C'est un prédécesseur immédiat d'Isocrate, un contemporain exact de Lysias; c'est Lysias lui-même, car il est difficile de se figurer quelqu'un qui remplisse mieux une place nécessairement marquée dans le progrès du style oratoire. Au témoignage de Cicéron (*Orat.* XIII), qui n'est peut-être que l'écho d'Isocrate lui-même, Gorgias et Thrasymaque avaient été les premiers qui missent un peu d'art dans la composition des phrases : *primi traduntur arte quadam verba vinxisse*. Mais leur phrase était trop coupée et leur harmonie mai-

(1) Voyez en particulier §§ 32-34, 37-38.

gre; chez Isocrate le premier, la composition devint ample, aisée et nombreuse. *Nam quum concisus ei Thrasymachus minutis numeris videretur et Gorgias..... primus instituit dilatare verbis et mollioribus numeris explere sententias.* Entre deux manières si différentes il faut un intermédiaire, et Lysias y convient mieux que personne par sa date et par son éducation.

Mais, objecte-t-on, les plaidoyers de cet orateur révèlent un art plus avancé et un degré de mérite supérieur. D'abord on ne saurait trop répéter qu'il s'agit de deux genres très-différents, et que la perfection dans l'un n'implique pas la perfection dans l'autre; c'est là une distinction capitale et à laquelle les adversaires de l'authenticité ne veulent pas accorder sa valeur. De plus, si l'on veut observer ce qui peut manquer aux plaidoyers de Lysias au point de vue de la composition de l'ensemble, on sera frappé de voir que c'est précisément la qualité dont nous avons signalé l'absence dans la construction des longues phrases du discours funèbre. Chacun des développements de ses plaidoyers est remarquable, considéré isolément: il est complet en soi, il forme comme un cercle au contour pur et harmonieux, bien rempli, et où rien ne dépasse; c'est ce que les critiques anciens exprimaient par le mot *στρογγύλος* (1); et cette qualité contribue pour beaucoup à l'élégance particulière de Lysias, principalement dans les argumentations. Mais, soit impuissance, soit calcul d'un art qui veut se dissimuler, les développements ne sont pas enchaînés entre eux. Ils forment une série, et non pas un tout artistement disposé dont les parties s'unissent et se fondent. C'était l'avis du grand admirateur de Lysias, Denys d'Halicarnasse (2), qui n'hésitait pas à lui préférer sous ce rapport un de ses successeurs, Hypéride; et ce jugement paraît plein de justesse depuis qu'on peut lire le plaidoyer de ce dernier pour Euxénippe. Lysias, l'auteur des plaidoyers, laissait donc un progrès à faire dans la composition de ses discours; Lysias, ou l'auteur supposé du discours funèbre, laissait à faire un progrès analogue dans la composition des longues phrases rythmées et nombreuses qui allaient devenir les grandes périodes de l'éloquence d'apparat.

Revenons à l'argumentation de Hølscher. Ce qui reste de sa critique sur l'abus de μέν et de δέ, c'est l'idée d'une certaine inhabileté dans la composition des longues phrases que demande le genre épi-

(1) Dion. Hal., *Lys.*, 6, 13. λέξις ἢ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκπέρουσα.

(2) *De Din. Jud.*, 5, 6, 7; *De vet. scr. cens.*, 6.

dictique. C'est ce qui ressortirait également de quelques remarques qu'il fait sur des vices de construction. On les peut admettre, mais seulement dans une certaine mesure et sans être autorisé à en tirer des conclusions plus graves. Ces reproches, en effet, ne portent que sur un petit nombre de passages et ne sont pas tous d'une justesse incontestable.

Il y a trois passages où je reconnais que la construction est confuse ou embarrassée : au § 32, où les verbes *λήφονται* et *ἀλώσονται* ont deux sujets différents; au § 48, où *Ἀθηναῖοι* est gauchement rapproché du verbe *ἐλάμβανον* qui lui-même a pour sujet *Ἀθηναῖοι* sous-entendu (1); et aux §§ 51 et 52. Il s'agit ici d'une phrase longue et chargée, la plus attaquable, à ce qu'il me semble, de tout le discours, où le mot *αὐτοί* est répété à satiété.

Restent quatre autres passages, qui me paraissent critiqués à tort par Hœlscher :

Un léger anacoluthé aux derniers mots du § 3 n'a rien qui doive nous arrêter.

Au § 25, l'auteur, célébrant la victoire de Marathon, termine ainsi une phrase : ...ἔστησαν μὲν τρόπαια ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος τῶν βαρβάρων ἐν τῇ αὐτῶν, ὑπὲρ χρημάτων εἰς τὴν ἀλλοτρίαν ἐμβαλλόντων, παρὰ τοὺς ἔρους τῆς χώρας.

Les derniers membres, depuis *βαρβάρων* jusqu'à la fin, ne se tiennent pas, dit Hœlscher, *membra disjecta*. Ils se tiennent; c'est un composé d'antithèses : ἐν τῇ αὐτῶν est opposé à ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος, c'est la gloire des Athéniens d'avoir combattu chez eux pour toute la Grèce; les mêmes mots ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος s'opposent en outre à ὑπὲρ χρημάτων, c'est l'avidité en face du patriotisme; enfin παρὰ τοὺς ἔρους τῆς χώρας répond à εἰς τὴν ἀλλοτρίαν ἐμβαλλόντων : les ennemis envahissaient le territoire de l'Attique, ils ont été arrêtés sur la frontière, et cette honte de les avoir chez soi, exprimée plus haut § 3 (*αἰσχυνόμενοι ὅτι ἦσαν οἱ βάρβαροι αὐτῶν ἐν τῇ χώρᾳ*), a été tout de suite effacée. Ce n'est pas l'incohérence qu'il y aurait à relever ici, mais un défaut de simplicité.

Des deux autres critiques, l'une, sur une interversion d'idées (2), est tout à fait fausse; l'autre consiste en une affirmation trop absolue

(1) Dans cette phrase, Hœlscher blâme aussi *ἅπαντες ... ἕκαστοι*, qui ne me choque nullement. Taylor trouve toute cette phrase embarrassée et doute de l'intégrité du texte.

(2) § 43. La dernière proposition, *γνησίαν δὲ κτλ.*, dit Hœlscher, exprime une idée qui viendrait mieux avant *δικαίως*.

sur l'emploi de *ἐκείνοις* et de *τούτους*, qui seraient mis à contre-sens au § 45.

Ce nombre si restreint de critiques fondées, au sujet de la construction des phrases, diminuerait peut-être encore si le texte était établi avec plus de certitude qu'il n'a pu l'être pour Lysias. Cependant, admettons jusqu'à un certain point l'existence des défauts qu'elles signalent. Admettons aussi qu'il y a des redondances, mais sans généraliser ce reproche autant que le fait Hœlscher, et sans accepter comme également décisifs les dix exemples auxquels il nous renvoie. Nous ne trouverons là rien qui combatte l'opinion ancienne, soutenue par la vraisemblance historique, d'après laquelle l'oraison funèbre, œuvre d'un rhéteur primitivement attaché à l'école sicilienne, avait servi de transition aux ouvrages plus parfaits de l'école attique.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'arrêter aux objections fondées sur la langue. Hœlscher relève une construction rare (§ 32, ἀπορεῖν suivi du datif) dont il y a des exemples dans Isocrate (*Panég.*, c. 40, § 147) et dans Xénophon (*Anab.*, 1, 3, 8), et une impropriété (§ 21, στασιαζούτης pour ἀπορούσης), ce qui est de sa part une erreur matérielle. Il blâme aussi quelques expressions affectées. Ce dernier point est incontestable, mais assez délicat à juger. Il en est de même des critiques qui portent sur l'abus des antithèses. Ces deux questions se rattachent à la question générale *du goût*, qui fournit aux adversaires de l'authenticité l'argument le plus constamment reproduit.

II. FAUTES DE GOÛT.

Cependant les raisons de goût sont celles dont il faut user avec le plus de précaution, surtout dans un pareil sujet. Le premier point, en effet, est de ne point oublier ce que c'était qu'une oraison funèbre athénienne, composé singulier, dont la matière, rigoureusement déterminée par une tradition invariable, pas plus que la forme, calculée en vue de conditions particulières à l'antiquité, n'était faite pour conserver son intérêt ni son prestige dans les temps modernes. Elle avait pour fond nécessaire l'éloge hyperbolique des Athéniens, les plus nobles, les plus généreux, les plus glorieux de tous les hommes, le peuple né du sol, le protecteur désintéressé des Argiens, alliés de Polynice, et des Héraclides, opprimés par Eurysthée, l'antique vainqueur des Amazones, le sauveur de la Grèce dans les guerres Médiques, l'initiateur de la civilisation, la nation libre par excellence. Elle était

estinée à faire le plus brillant ornement d'une cérémonie magnifique, à rivaliser par l'éclat et les séductions de son langage avec les effets de la musique et de la poésie, avec celui des jeux qui se célébraient dans ces occasions, avec la pompe d'une fête athénienne éclairée par le soleil de la Grèce. Jusqu'à quel point peut-on demander la mesure et la simplicité à celui qui parle dans une pareille circonstance? et doit-on raisonnablement les attendre d'un rhéteur qui s'exerce sur un pareil sujet, quand même ces qualités lui seraient habituelles, comme elles l'étaient à Lysias, dans les petits discours qu'il compose pour les tribunaux? Il est évident que sa première préoccupation n'a pas été d'être simple, mais au contraire d'étaler les ressources à l'aide desquelles il prétendait l'emporter sur les orateurs officiels et rappeler le faste de la cérémonie absente.

C'est ce qu'on doit commencer par se représenter nettement avant de soulever les questions de goût; il faut d'abord se garder de confondre l'éloquence des tribunaux et des affaires avec cette éloquence de parade et d'ostentation. Cette distinction ne pouvait échapper complètement aux critiques qui ont considéré le discours funèbre comme apocryphe; mais ils en ont singulièrement atténué la valeur. Hœlscher reproduit et adopte pour son compte ce jugement étrange de Sluiter (*Lectt. And.*): « Est dictio magis ornata et inflator etiam quam pro *illius aevi hujusque scriptoris simplicitate.* » S'il était resté plus près du véritable point de vue, il aurait été sans doute moins sévère pour les affectations qui le blessent. Ainsi il est choqué d'un développement sur la vie laborieuse d'Hercule impuissant à secouer le joug d'Eurysthée, en opposition avec les avantages dont la bienveillance athénienne met si facilement en possession ses descendants. Pourquoi? Est-ce la place accordée à cette antique mythologie qui lui paraît disproportionnée? Mais les légendes mythologiques font partie intégrante du sujet dans ces sortes de compositions, et elles n'y fatiguaient pas plus les Grecs que dans les ouvrages de leurs poètes ou de leurs artistes. Désapprouve-t-il les beaux sentiments et les idées modernes sur la noblesse et l'indépendance de l'âme transportés dans cette époque fabuleuse? Cet anachronisme était presque inévitable, il était consacré par l'usage, et il fallait bien que ces fables si souvent racontées, ces thèmes si connus fussent rajeunis par une appropriation au goût de chaque époque nouvelle. Le même critique n'aime pas un trait sur les Amazones, ces femmes viriles que la victoire des Athéniens rendit à la faiblesse naturelle de leur sexe. Il faut nous résigner à trouver chez les Grecs un amour parfois puéril du subtil et de l'ingénieux, surtout après l'en-

thousiasme excité par la première apparition des sophistes et des rhéteurs. Chez Platon lui-même, leur adversaire, goûtons-nous tous les jeux d'esprit du *Ménechène*, par exemple la démonstration de l'autochthonie des Athéniens par l'assimilation de la terre de l'Attique, productrice du blé, avec une mère légitime reconnaissable aux sources de nourriture dont la nature l'a pourvue pour élever son enfant (1)? Je ne veux défendre à tout prix ni le passage sur le sexe des Amazones ni aucun autre. Je serai même tout le premier à critiquer l'endroit où est exalté le succès de Myronide repoussant à la tête des vieillards et des enfants l'invasion des Corinthiens (§§ 50-53). L'affectation m'y paraît poussée très-loin dans la pensée comme dans le style. C'est une interminable phrase, chargée de répétitions et de redondances, au point de faire douter de l'intégrité du texte. Mais je n'oserais en tirer une conclusion contre l'authenticité du discours, que si les exemples de ce genre étaient multipliés, ce que je suis loin de reconnaître. Dans ce cas seulement, un moderne pourrait se croire le droit de penser que la limite permise par le goût de cette époque a été dépassée, et de condamner l'œuvre comme apocryphe.

Je m'en tiendrais à la même prudence ou à la même timidité au sujet des antithèses et des autres ornements qui sont prodigués dans cette oraison funèbre. L'antithèse, dont le rôle est toujours si grand dans l'éloquence, règne en maîtresse dans ce genre particulier. Je ne nie pas qu'on ne puisse ici en relever l'abus et que nous n'en éprouvions quelque fatigue. Mais rappelons-nous que notre éducation et nos habitudes ne nous préparent que médiocrement à saisir ou à goûter les nuances, les rapports, les contrastes qui sont marqués au moyen de ces antithèses, et où se complaisait la subtilité des Grecs. Aussi risquons-nous fort de nous tromper, quand nous voulons déterminer ce qui était pour eux légitime ou condamnable à cet égard.

Les plaidoyers de Lysias sont considérés comme des modèles d'atticisme, et le premier de tous par l'importance comme par la date, c'est le discours d'accusation qu'il prononça lui-même contre Erastothène, un des trente tyrans, pour venger la mort de son frère et pour se venger lui-même. Lisez la première phrase (2) : vous y

(1) P. 237 e.

(2) Οὐκ ἄρξασθαί μοι δοκεῖ ἄπορον εἶναι, ὡς ἄνδρες δικασταί, τῆς κατηγορίας, ἀλλὰ παύσασθαι λέγοντι· τοιαῦτα αὐτοῖς τό μέγεθος καὶ τοσαῦτα τό πλῆθος εἰργασται, ὥστε μήτ' ἂν ψευδόμενον δεινότερα τῶν ὑπαρχόντων κατηγορήσαι, μήτε

trouvez les antithèses, les correspondances symétriques de constructions et de consonnances qu'avait inventées l'éloquence apprêtée des rhéteurs. Que viennent faire ces procédés dans une pareille circonstance, et comment en concilier l'emploi avec ce naturel par lequel Lysias excellait comme avocat? Dira-t-on que c'est son premier plaidoyer, que c'est le premier degré de cette transformation indiquée par Cicéron sur la foi d'Aristote, qui d'un rhéteur fit un attique (1), et qu'il n'est pas surprenant qu'on y reconnaisse encore le disciple de Tisias? Ou bien remarquera-t-on qu'il parle lui-même, ce qui depuis lui fut interdit dans ses plaidoyers par la loi athénienne, et qu'il n'a pas besoin de dissimuler son habileté, que tous les juges savent qu'ils entendent Lysias *le sophiste*, surnom sous lequel il est connu et qui doit lui survivre, car après sa mort Démosthène s'en servira encore pour le désigner (2)? Mais alors qu'y a-t-il d'étrange, pour revenir à notre sujet, que ce même écrivain applique l'art des sophistes au genre d'éloquence où il est le plus à sa place? Reconnaissons que ces questions ne sont pas assez simples pour être tranchées par des affirmations absolues, ni pour fournir des arguments décisifs contre l'authenticité d'une déclamation attribuée à Lysias.

Cette conclusion doit s'étendre aux critiques de Hœlscher sur un petit nombre d'expressions qu'il blâme comme affectées ou comme insolites (3). La hardiesse et la recherche de la diction étaient dans le caractère du genre, et il faudrait des exemples plus nombreux et moins contestables pour autoriser une sentence contre tout le discours.

τὰ ληθῆ βουλόμενον εἰπεῖν ἅπαντα δύνασθαι, ἀλλ' ἀνάγκη ἢ τὸν κατήγορον ἀπειπεῖν ἢ τὸν χρόνον ἀπολιπεῖν.

(1) *Brut.*, c. 12, 48 : « Lysiam primo profiteri solitum esse artem dicendi, deinde orationes eum scribere aliis cœpisse, artem removisse. »

(2) In Neaer., § 21.

(3) Il en signale trois :

§ 15, διὰ δὲ τὴν τοῦ πατρὸς ἀρετὴν ἐκείνους τοῖς αὐτῶν κινδύνοις ἐστεφάνωσαν.

§ 16, φιλόνηικον καὶ φιλότιμον αὐτῷ καταστήσας τὸν βίον.

§ 33, ναυμαχεῖν ὑπὲρ τῆς φιλότιτος.

Je remarquerai à propos de la première expression critiquée, ἐστεφάνωσαν, qui signifie à peu près *ils récompensèrent*, que Thucydide, dans le discours funèbre de Périclès (II, 46), se sert de même du mot στέφανος dans le sens de récompense : ... στέφανον... τῶν τοίωνδε ἀγώνων προτιθεῖσα. Hypéride, dans son discours funèbre (l. 108 Cob.), dit encore plus poétiquement : τὴν δ' εὐδοξίαν... αἰδίον στέφανον τῆ πατρίδι περιέθηκαν. Cf. Lycurg. c. *Leocr.* 50.

III. INEXACTITUDES HISTORIQUES.

Les seuls arguments de Hœlscher qui en eux-mêmes n'admettent pas la contradiction ont rapport à l'exactitude historique. Il relève avec raison deux erreurs. Je ne dis pas trois, car je laisse de côté une critique sur le mot *ικετεύοντα* appliqué à Eurysthée (§ 15), qui repose, je crois, sur une fausse interprétation du texte (1). Voici deux inexactitudes réelles. L'auteur (§ 21) met en ligne à la bataille de Marathon cinq cent mille barbares, nombre qui ne convient qu'à la seconde guerre Médique; et il place entre la bataille de Salamine et celle de Platée la délibération des Péloponnésiens au sujet de la construction d'un mur sur l'isthme de Corinthe, résolution qui eût entraîné l'abandon de l'Attique et de toute la Grèce du nord.

La première de ces inexactitudes, déjà signalée par Reiske, n'est qu'une exagération de chiffres, qui s'explique à demi par le mouvement de l'imagination populaire et qui d'ailleurs, Hœlscher ne l'a pas remarqué, se retrouve dans le *Ménexène* (p. 240 a). La seconde, qui est plus grave, consiste dans un anachronisme. Peut-être est-il volontaire. Il se peut qu'au moment où Athènes s'associait à un effort dirigé contre la suprématie de Sparte, Lysias n'ait pas hésité à charger davantage, au moyen d'une transposition de dates, l'égoïsme lacédémonien au profit de la générosité athénienne. On voit en effet dans tout ce passage, et dans d'autres encore, une intention manifeste de faire ressortir les titres d'Athènes à l'hégémonie. Il faut remarquer aussi que dans ce thème des guerres Médiques si souvent traité, moins par les historiens que par les orateurs, les sophistes, les poètes, tous à divers degrés courtisans de la faveur populaire et interprètes des passions de la foule, plus d'une erreur avait pu s'introduire. Autour des faits principaux, le reste flottait dans un vague commode pour les déclamateurs. En général, ce n'est pas par la précision historique que se recommande le récit des guerres Médiques dans ce discours. Il faut même une certaine attention pour

(1) Οἱ μὲν μετ' Εὐρυσθέως οὐδὲν παρ' ἐχόντων ἐζήτουν εὐρίσκεισθαι, Ἀθηναῖοι δὲ οὐκ ἤξιον Εὐρυσθέα αὐτὸν ἱκετεύοντα τοὺς ἱκέτας αὐτῶν ἐξελεῖν. Ceci ne veut pas dire qu'Eurysthée ait été le suppliant des Athéniens. Voici, je pense, le sens de la phrase : « Eurysthée ne voulait rien obtenir d'eux de leur plein gré, et les Athéniens auraient refusé leurs suppliants même aux supplications d'Eurysthée. » Ces dispositions réciproques rendaient inévitable la bataille qui se livra. Je traduis comme s'il y avait οὐκ ἂν ἤξιον. On sait qu'il faut souvent traduire ἄξιον ἦν comme s'il y avait ἀξίον ἂν ἦν. Sluiter propose d'introduire dans le texte ἂν, qu'il placerait après Εὐρυσθέα.

reconnaître que Darius, qui n'est pas nommé, y garde la responsabilité de la première expédition. Isocrate est plus précis et plus exact; mais il y a chez Isocrate un souci de la vérité et de la morale que rien n'autorise à constater chez Lysias, en sorte que la question d'authenticité reste entière.

En résumé, de l'argumentation de Hoelscher et des observations que j'y ai jointes, il résulte que le discours funèbre qui porte le nom de Lysias donne lieu à quelques critiques au point de vue de l'exactitude historique, de l'habileté à manier les formes oratoires, et du goût. Mais je cherche vainement un argument capital et décisif contre l'authenticité. Ce que je rencontre surtout, et chez Hoelscher et chez d'autres, c'est, je le répète, une impression, c'est une répugnance à reconnaître dans une déclamation qui n'échappe pas aux défauts du genre l'œuvre de Lysias, l'orateur simple et attique par excellence. J'ai tâché de ramener ce sentiment à sa juste valeur. Dans tous les cas, il me paraît difficile d'hésiter entre une impression moderne et les raisons positives que l'antiquité nous fournit pour la combattre et que je vais exposer.

II

D'abord d'assez nombreux témoignages de grammairiens grecs citent des expressions ou des passages de ce discours en l'attribuant à Lysias. La liste en a été relevée par Hoelscher lui-même, qui n'en conteste pas l'importance. Le plus ancien ne remonte pas au-delà d'Harpocraton, c'est-à-dire ne date peut-être que du IV^e siècle. Mais on sait quelle est la valeur du lexique d'Harpocraton, comme reproduction des travaux des Alexandrins. C'est lui qui nous a transmis des doutes sur l'authenticité d'un certain nombre des discours qui sont mis sous le nom de Lysias. Il n'en constate pas pour celui-ci; et ce fait mérite d'autant plus notre attention, que cette question de l'authenticité des discours de Lysias avait beaucoup occupé les critiques anciens, surtout depuis Denys d'Halicarnasse et son contemporain Cécilius de Calacté.

Mais nous voici très-rapprochés de Lysias lui-même par une citation d'Aristote qui se rapporte sans aucun doute au discours funèbre. Nous lisons, au § 60, une belle phrase, ingénieuse, éloquente, qui n'est assurément pas d'un déclamateur vulgaire. Elle résume sous une forme vive une des idées principales de l'orateur; c'est que l'asservissement partiel de la Grèce et les humiliations qui lui sont

actuellement infligées par le Grand Roi datent de la défaite d'Athènes à Aegos Potamos et du renversement de sa glorieuse hégémonie. « Aussi la Grèce aurait dû alors apporter le tribut de son deuil sur ce tombeau et pleurer ceux qui y sont renfermés, car sa liberté s'y ensevelissait avec leur vertu : ὥστε ἄξιον ἦν ἐπὶ τῷδε τῷ τάφῳ τότε κείρασθαι τῇ Ἑλλάδι· καὶ πενθῆσαι τοὺς ἐνθάδε κειμένους, ὡς συγκαταθαπτομένης τῆς αὐτῶν ἐλευθερίας τῇ τούτων ἀρετῇ. » Voici en regard la citation d'Aristote. Elle se trouve dans le 3^e livre de la *Rhétorique*, ch. 10, p. 1411 A, 31 Bekker : καὶ οἷον ἐν τῷ ἐπιταφίῳ, διότι ἄξιον ἦν ἐπὶ τῷ τάφῳ τῶν ἐν Σαλαμῖνι τελευτησάντων κείρασθαι τὴν Ἑλλάδα, ὡς συγκαταθαπτομένης τῇ ἀρετῇ αὐτῶν τῆς ἐλευθερίας. Suivant la conjecture très-vraisemblable de Westermann, c'est une citation faite de mémoire. De là des inexactitudes de détail; de là aussi la substitution des morts de Salamine à ceux des derniers combats de la guerre du Péloponnèse. Elle a son importance, et j'y reviendrai. Mais ce qui doit attirer d'abord notre attention, c'est qu'Aristote cite sans nommer l'auteur. Serait-ce donc que le discours était d'un autre que Lysias? Mais qui pouvait être cet inconnu dont l'ouvrage avait eu assez de succès pour qu'une de ses phrases devint déjà un exemple d'école et qu'il parût suffisamment désigné par l'article ἐν τῷ ἐπιταφίῳ? Et notons qu'au sujet de cette phrase il devait s'établir une tradition, car elle est citée une fois dans le scholiaste d'Eschine (c. *Ctes.*, § 211) et deux fois dans les *Anecdota* de Bekker (p. 129, 20 et 23); et il est à remarquer que ces trois citations sont accompagnées d'une attribution précise au discours funèbre de Lysias (1). Et puis, quand aurait eu lieu cette substitution de nom? Antérieure à la *Rhétorique* d'Aristote, qui lui-même était contemporain de Lysias, elle n'est guère admissible. Si l'on suppose qu'elle s'est faite depuis lui, comme l'œuvre elle-même avait eu dès l'origine une notoriété dont il nous donne la preuve incontestable, il semble que cette notoriété ait dû protéger l'auteur contre une erreur ou une usurpation. Cette hypothèse est donc peu vraisemblable; la date est aussi difficile à conjecturer que le fait à concevoir nettement.

Ce qui ajoute encore à cette difficulté, ce sont les rapports qui existent entre l'oraison funèbre attribuée à Lysias et une partie du *Panegyrique*, composé ou commencé par Isocrate sans doute peu de temps après le traité d'Antalcidas (387), c'est-à-dire quelques années

(1) A cette liste, donnée par Hœlscher, il faudrait ajouter le nom de Lycurgue, dont voici l'imitation (c. *Locr.*, 50) : συνετάφη γὰρ τοῖς τούτων σώμασιν ἢ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ἐλευθερία.

après les funérailles publiques qui furent l'occasion de celle-ci. J'ai déjà rappelé que ces rapports avaient paru assez grands à des critiques anciens pour qu'ils agitassent la question de savoir si Isocrate avait ou n'avait pas copié Lysias. Ce débat paraît remonter assez haut, et se prolonge longtemps. Le fait sur lequel il repose est remarqué dans la vie d'Isocrate attribuée à Plutarque (1); il est mentionné par Théon (I, 18) (2), et la question préoccupe encore Photius (Cod. 260) (3). Si l'oraison funèbre a réellement servi de modèle à Isocrate, voici une preuve de plus du succès qu'elle avait obtenu et, par suite, de l'invraisemblance d'une substitution de nom. Hœlscher élude cet argument, en reprenant une hypothèse de Wolf, admise par d'autres : il suppose, ce qui n'était pas venu à l'esprit des anciens, que c'est au contraire l'auteur du discours funèbre qui a copié et imité Isocrate. Il n'en est pas beaucoup plus avancé; car cet imitateur inconnu, dont une phrase est citée par Aristote, était nécessairement contemporain du philosophe et d'Isocrate, et très-probablement de Lysias lui-même : les conditions du problème ne sont un peu modifiées que par une complication nouvelle. D'ailleurs cette supposition de Wolf, qui représente la conclusion positive du travail de Hœlscher, est en elle-même plus difficile à soutenir que la tradition de l'antiquité.

Il avoue que le détail des expressions ne peut guère lui fournir d'arguments (4). Mais il croit reconnaître un disciple d'Isocrate, qui rappelle son maître, tout en restant très-au-dessous de lui, par une certaine couleur philosophique, c'est-à-dire par une certaine habitude des abstractions et par son affectation à parler de l'âme; par le goût des antithèses, qu'il manie avec moins d'art; par sa manière de traiter l'histoire, qu'il raconte d'ailleurs sous une forme moins serrée; enfin par son insistance à faire l'éloge de l'éloquence.

Ces preuves, que Hœlscher ne cherche à justifier que par un petit nombre d'exemples, ne sont ni concluantes ni suffisamment précises.

(1) § 15 : ὃν μετενηνοχέηται ἐκ τοῦ Γοργίου τοῦ Λεοντίου καὶ Λυσίου.

(2) εὗροις δ' ἂν καὶ παρὰ Ἰσοκράτει ἐν τῷ πανηγυρικῷ τὰ ἐν τῷ Λυσίου ἐπιταφίῳ καὶ τῷ Ὀλυμπικῷ. Philostrate (*Vit. Soph.*, I, 17) insiste un peu plus que l'auteur de la vie d'Isocrate sur une question voisine, celle des emprunts faits par Isocrate au discours Olympique de Gorgias : οὗτος μὲν οὖν, εἰ καὶ κάλλιστος λόγος, αἰτίαν ὁμῶς παρέδωκεν, ὡς ἐκ τῶν Γοργίᾳ σπουδασθέντων εἰς τὴν αὐτῆν ὑπόθεσιν συντεθείς.

(3) Τάχα δ' ἂν τις αὐτὸν αἰτιάσασαιτο κλοπῆς, ἐξ ὧν ἐν τῷ πανηγυρικῷ λόγῳ αὐτοῦ πολλὰ τῶν κατὰ τοὺς ἐπιταφίους λόγους εἰρημένων Ἀρχίνωτε καὶ Θουκυδίδῃ καὶ Λυσίᾳ ὑπεβάλετο.

(4) In singulis quidem verbis hoc illustrare est difficillimum.

L'éloge de l'éloquence, sur lequel du reste l'auteur du discours funèbre n'insiste pas d'une manière remarquable, n'a rien de surprenant dans la bouche d'un sophiste. Le défaut d'habileté dans l'emploi des antithèses et dans l'exposition des faits fabuleux ou historiques s'expliquerait pour le moins aussi naturellement chez un prédécesseur que chez un successeur d'Isocrate. Quant au goût pour les expressions abstraites et par là un peu philosophiques, ce n'est pas chez Isocrate qu'il se rencontre pour la première fois. Il était auparavant bien plus sensible chez Thucydide. Si tant est qu'on doive s'arrêter à des caractères qui ne dépassent en rien dans le discours funèbre la mesure de ce qui pouvait convenir à l'époque de Lysias, il faudrait plutôt remarquer dans ce discours quelques endroits (surtout aux §§ 9 et 10) où l'on trouve des distinctions et des définitions morales qui sont moins dans le goût d'Isocrate que dans celui de Thucydide et de certains sophistes ses contemporains, comme Prodicus. C'est à ces exemples qu'il conviendrait d'abord de se reporter. Thucydide nous donnerait aussi le premier l'idée d'une expression, *ικανώτατος εἰπεῖν* (1), où Hœlscher croit reconnaître l'école d'Isocrate. C'est encore lui qui nous offrirait le premier exemple d'un emploi assez remarquable du mot *ἀλλότριος*. Nous lisons au § 24 du discours funèbre : « τὰς μὲν ψυχὰς ἀλλοτρίας διὰ τὸν θάνατον κεκτῆσθαι, τὴν δ' ἐκ τῶν κινδύνων μνήμην ἰδίαν καταλείψειν, aliéner par la mort la possession de leur vie, pour s'approprier le souvenir qui restera des périls affrontés par eux. » Thucydide avait dit avec plus de simplicité et d'éloquence (I, 70) : « Les Athéniens abandonnent complètement leur corps à la patrie, comme un bien étranger; ils s'attachent, pour la servir, à la pleine possession de leur esprit, τοῖς μὲν σώμασιν ἀλλοτριωτάτοις ὑπὲρ τῆς πόλεως χρῶνται, τῇ γνώμῃ δὲ οἰκειοτάτῃ ἐς τὸ πράσσειν τι ὑπὲρ αὐτῆς. » *La guerre du Péloponnèse* était sans doute publiée depuis quelques années seulement, à l'époque où Lysias aurait composé son discours funèbre. Il pouvait être sous l'impression récente de cette belle œuvre, et l'influence de Thucydide n'aurait rien que de vraisemblable.

(1) § 19 : Θεμιστοκλέα, ἱκανώτατον εἰπεῖν καὶ γινῶναι καὶ πράξει. Thucydide (I, 139) dit de Périclès : λέγειν τε καὶ πράσσειν δυνατώτατος. Périclès lui-même (II, 60) se vante de n'être inférieur à personne pour concevoir et pour exposer, ὅς οὐδενός οἴομαι ἥσσων εἶναι γινῶναι τε τὰ δέοντα καὶ ἐρμηνεύσαι ταῦτα; et il fait ressortir l'importance de ces deux avantages. Voyez encore sur Thémistocle (I, 138) : ἃ μὲν μετὰ χειρὸς ἔχοι ἐξηγήσασθαι οἷός τε...; et sur Antiphon (VIII, 68) : κράτιστος ἐνθυμηθῆναι γενόμενος καὶ ἃ γνώῃ εἰπεῖν. Cette idée était d'abord dans les mœurs et la constitution d'Athènes.

Mais revenons à la question de l'imitation d'Isocrate, et voyons d'après un examen plus attentif des deux textes en quoi consistent ces rapports qui avaient été remarqués dans l'antiquité.

Il faut d'abord signaler la ressemblance de quelques expressions que je vais mettre en regard.

Dans le discours funèbre, il est dit de Xerxès (§ 29) : ζεύξας μὲν τὸν Ἑλλησποντον, διορύξας δὲ τὸν Ἄθω. On lit dans le *Panegyrique* (c. 25, § 89) : τὸν μὲν Ἑλλησποντον ζεύξας, τὸν δ' Ἄθω διορύξας. Ce sont les mêmes termes avec la même tournure.

La même observation s'applique à la répétition d'un membre de phrase par lequel les deux écrivains prêtent aux Athéniens un calcul patriotique avant la bataille de Salamine. Ne pouvant lutter à la fois contre les armées de terre et de mer de leurs ennemis, ils abandonnent leur ville et montent sur leurs vaisseaux avec la pensée de combattre tour à tour les deux genres de forces : ἦν' ἐν μέρει πρὸς ἑκατέραν [δύναμιν] κινδυνεύσωσιν, écrit l'auteur du *Panegyrique* (c. 26, § 96). Il y a dans l'autre discours (§ 33) : ἦν' ἐν μέρει πρὸς ἑκατέραν, ἀλλὰ μὴ πρὸς ἀμφοτέρας ἅμα τὰς δυνάμεις κινδυνεύσωσιν.

Isocrate emploie (c. 20, § 71) l'expression ἀδελφός pour qualifier les actions des Athéniens pendant les guerres Médiques : elles sont *sœurs* des actions glorieuses qu'ils avaient accomplies autrefois. Le même mot est employé de même au § 64 du discours funèbre (1).

J'ai déjà relevé dans le discours funèbre (§ 24) la locution τὰς μὲν ψυχὰς ἀλλοτρίαις διὰ τὸν θάνατον κεκτῆσθαι. Il s'agit des combattants de Marathon qui se sont avancés en petit nombre contre de nombreux adversaires, ἀπήντων ὀλίγοι πρὸς πολλούς. Isocrate applique aussi l'épithète ἀλλότριος à ψυχή en parlant des mêmes combattants dont il oppose sous une forme assez semblable le petit nombre à la multitude de leurs adversaires (c. 24, § 86) : ἀπήντων... ὀλίγοι πρὸς πολλὰς μυριάδας, ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίαις ψυχαῖς μέλλοντες κινδυνεύσειν.

Le souvenir des Thermopyles donne lieu aussi à un rapprochement; mais l'emprunt porterait plus sur la pensée que sur l'expression. Le discours funèbre nie la défaite des Spartiates (§ 31) : « leurs âmes n'ont pas succombé... οὐ ταῖς ψυχαῖς ἐνδοεῖς γενόμενοι; ils n'ont pas été vaincus, mais ils sont morts à leur poste, οὐχ ἥττηθέντες τῶν ἐναντιῶν, ἀλλ' ἀποθανόντες ὄπερ ἐτάχθησαν μάχεσθαι. » — « Ils périrent, dit Isocrate (c. 66, § 92) qui s'attache surtout à la première idée, et leurs corps défailirent quoique leurs âmes fussent victorieuses, car

(1) Il se retrouve encore dans l'oraison funèbre composée par Hypéride (l. 184, éd. Cobet).

il n'est pas permis de dire qu'ils furent vaincus; aucun d'eux, en effet, ne voulut fuir : ἀλλ' οἱ μὲν διεφθάρησαν καὶ ταῖς ψυχαῖς νικῶντες τοῖς σώμασιν ἀπέειπον, οὐ γὰρ τοῦτό γε θέμις εἰπεῖν ὡς ἡττήθησαν · οὐδεὶς γὰρ αὐτῶν φυγεῖν ἤξιωσεν (1). »

De même il y a quelque analogie d'expression et surtout de pensée dans deux passages des deux écrivains sur les secours accordés par les Athéniens au roi argien Adraste après son échec sous les murs de Thèbes et le refus des Thébains de laisser ensevelir les vaincus. « Les Athéniens, lit-on dans le discours funèbre (§ 9), jugèrent que ceux qui étaient morts dans le combat devaient obtenir la sépulture, ... ils ne voulurent pas que les Argiens retournassent dans leur patrie déshérités du droit (d'honorer les morts) fondé par les ancêtres, privés de la jouissance de l'usage hellénique, exclus de la commune espérance, ἀλλὰ τοὺς τεθνεῶτας ἐν τῷ πολέμῳ ἀξιοῦντες τῶν νομιζομένων τυγχάνειν, . . . ἵνα μὴ πρότερον εἰς τὴν αὐτῶν ἀπέλθωσι πατρίου τιμῆς ἀτυχήσαντες καὶ Ἑλληνικοῦ νόμου στερηθέντες καὶ κοινῆς ἐλπίδος ἡμαρτηκότες. » Les expressions τοὺς τεθνεῶτας ἐν τῷ πολέμῳ — πατρίου τιμῆς — Ἑλληνικοῦ νόμου — κοινῆς ἐλπίδος se retrouvent ou sont rappelées à notre esprit dans une phrase du *Panegyrique* qui exprime la même idée (c. 15, § 56) : « Adraste demandait à la ville de défendre un droit qui intéresse la destinée commune, de ne pas laisser priver de sépulture ceux qui succombent à la guerre ni abolir une ancienne coutume et l'usage des ancêtres, τὴν . . . πόλιν ἀξίων βοηθεῖν ταῖς κοιναῖς τύχαις, καὶ μὴ περιορᾶν τοὺς ἐν τοῖς πολέμοις ἀποθνήσκοντας ἀτάφους γιγνόμενους μηδὲ παλαιὸν ἔθος καὶ πάτριον νόμον καταλούμενον.

On ne trouve plus d'expressions communes, mais seulement des analogies ou des correspondances d'idée dans d'autres endroits des deux orateurs. Ainsi Isocrate attribue la demande de protection adressée aux Athéniens par les Héraclides à l'opinion qu'Athènes seule était capable de reconnaître les bienfaits que tous les hommes avaient reçus de leur père (c. 15, § 56). Les éléments de cette pensée sont épars dans plusieurs paragraphes du discours funèbre où les autres cités grecques sont représentées chassant les Héraclides avec un sentiment de honte, par crainte d'Eurysthée (§ 11), tandis qu'Athènes, qui pourtant n'est liée envers Hercule par aucune obligation particulière de reconnaissance (§ 13), ressent plus de vénération pour sa vertu que de crainte du danger (§ 12), et couronne le père

(1) Lycurgue (c. *Leocr.*, § 48) imite Lysias de beaucoup plus près : οὐχ ἡττήθέντες, ἀλλ' ἀποθανόντες ἐνθα παρετάθησαν. Il parle de ceux de ses concitoyens qui sont morts bravement à Chéronée. Cette imitation a été relevée par Markland.

dans le triomphe de ses enfants (§ 15). Dans les deux passages, c'est Athènes qui ose acquitter à elle seule la dette commune.

On pourrait voir un autre exemple de ce genre de rapport dans une antithèse ingénieuse par laquelle sont caractérisées dans les deux discours la situation des Péloponnésiens, alliés de Sparte qui les opprime, et celle des Ioniens, devenus les esclaves et les soldats involontaires du Grand Roi : les uns et les autres combattent contre leur propre liberté. L'auteur du discours funèbre dit des Athéniens (§ 68) : « Vainqueurs, ils appelaient les alliés de Sparte à jouir des mêmes biens qu'eux-mêmes ; par leur échec ils ont affermi l'esclavage des Péloponnésiens. » Isocrate, à propos des Ioniens, exprime la même pensée (c. 34, § 124) : « Mais le plus grand de leurs maux c'est quand, forcés de suivre leurs maîtres, ils combattent pour l'esclavage, quand ils font la guerre à ceux qui veulent être libres, et qu'ils sont contraints d'affronter des luttes où la défaite entraînera sur-le-champ leur perte, et le succès aggravera pour l'avenir leur servitude. »

Voici une analogie plus sensible sur un point plus important. Une des parties les plus considérables du *Panégyrique*, la plus éloquente et la plus généreuse, est le développement de la pensée qui est résumée en ces mots au § 119 : « En même temps que nous étions privés du commandement commençaient les malheurs des Grecs. » Donc Athènes est plus digne que Sparte de l'hégémonie, qu'elle a exercée avec plus de gloire et plus d'avantage pour la Grèce. N'est-ce pas exactement l'idée qu'exprime plus vivement la phrase du discours funèbre citée par Aristote ? Elle y est aussi la matière d'un développement relativement considérable, où ne manquent assurément ni la force ni l'éclat. De là nous ne devons pas conclure nécessairement qu'un écrivain a imité l'autre. En réalité, aucun des deux n'a dû inventer une pareille pensée. Sans doute elle était née spontanément d'une situation qui a existé pour Athènes depuis les premières années du iv^e siècle jusqu'au temps de la puissance thébaine. Pendant toute cette période il était naturel que les Athéniens, par un sentiment d'orgueil et de patriotisme où ils unissaient la Grèce à leur propre ville, opposassent le souvenir de leur glorieuse suprématie récemment perdue au spectacle des humiliations subies par les Grecs sous l'empire contesté de Sparte. Admettons par conséquent, et c'est là une raison de plus pour ne pas placer ces discours à des dates trop éloignées l'une de l'autre, qu'ici les deux orateurs ont d'abord puisé leur inspiration dans un sentiment athénien dont ils se sont faits les interprètes.

Seulement il est à remarquer que l'auteur du discours funèbre ne paraît pas connaître le traité d'Antalcidas, le grand fait politique, celui qui consomme officiellement la déchéance de la Grèce dans ses rapports avec la Perse et dont le souvenir est resté attaché comme une honte au nom de Sparte. Tandis qu'Isocrate s'y arrête avec insistance, lui au contraire, il n'y fait pas la moindre allusion; il ne dépasse pas dans l'expression du patriotisme national la mesure qui convenait à l'époque de la guerre de Corinthe. Ce soin d'éviter un anachronisme serait peu vraisemblable. Platon, nous l'avons déjà remarqué, ne l'a pas évité dans le *Ménexène*. Il n'a pu s'empêcher de déplorer cette honte (1). Il y a là une présomption en faveur de l'antériorité de date du discours funèbre par rapport au *Panégérique*, et par conséquent contre l'hypothèse de Wolf et de Hoelscher.

Du reste, il ne faut pas exagérer la portée morale de ces divers rapprochements. Ils confirment un fait que nous savions d'ailleurs, c'est que les Grecs des temps classiques, surtout dans l'éloquence, étaient moins scrupuleux que nous sur les questions d'originalité et de probité littéraire. Les orateurs s'empruntaient des idées, des expressions, presque des phrases, avec une liberté qui aujourd'hui ferait crier au plagiat. Nous devons ajouter que ces emprunts se faisaient particulièrement dans les lieux communs et dans les développements dont le thème était arrêté d'avance ou ne se prêtait qu'à une variété restreinte, comme les exordes de plaidoyers et beaucoup de parties des oraisons funèbres. Spengel (2) a réuni des exemples curieux d'exordes à peu près semblables, qui paraissent comme tirés d'un manuel à l'usage des avocats. Le discours funèbre attribué à Lysias nous fournirait encore un exemple de cette facilité d'imitation. Un passage où l'orateur parle du chagrin des parents laissés par les morts semble avoir servi à Hypéride dans son discours funèbre; c'est le même tour et le même procédé (§ 74). « Comment trouveront-ils le terme de leur affliction? Sera-ce dans les malheurs de l'État? Mais alors le souvenir de leur douleur s'offrira même aux autres citoyens. Sera-ce dans les prospérités publiques? Mais quelle source de chagrin que le spectacle des vivants recueillant le fruit du courage déployé par ceux qu'ils ont perdus! Dans les périls parti-

(1) P. 245 : αἰσχρὸν καὶ ἀνόσιον ἔργον.

(2) *Συναγ. τεχν.*, p. 106 sqq. Spengel cite ce témoignage de Cicéron (*Brut.*, 12) : « Itaque et Aristoteles... scriptas fuisse et paratas a Protagora rerum illustrium disputationes quæ nunc communes appellantur loci. Quod idem fecisse Gorgiam quum singularum rerum laudes vituperationesque conscripsisset... huic Antiphontem Rhamnusium similia quædam habuisse conscripta.»

culiers ... ? » Voici le passage d'Hypéride (l. 163, éd. Cobet) : « Dans quelle circonstance ne nous rappellerons-nous pas leur courage ? ... Au milieu des biens de la patrie ? Mais à qui, sinon aux auteurs de ces biens, appartiendront alors nos éloges et notre souvenir ? Dans les prospérités particulières ? Mais c'est leur vertu qui nous en aura assuré la jouissance ... » Hypéride, au lendemain d'une victoire brillante, dans un moment d'enthousiasme et d'espérance, ne peut pas s'attrister sur les victimes de la guerre, ni parler des calamités publiques ou privées ; mais il emploie autrement la même idée oratoire.

Les contemporains n'étaient nullement choqués d'une pareille imitation, non plus que de celles qu'ils pouvaient reconnaître dans le *Panégyrique*. Elles n'étaient pas assez importantes pour diminuer la valeur de l'œuvre nouvelle, et Photius a eu raison de défendre Isocrate contre l'accusation de plagiat.

Quant à la question de savoir si Isocrate était le modèle ou l'imitateur, l'examen que nous venons de faire nous conduit à conclure qu'il y a, sinon évidence, du moins une assez forte probabilité en faveur de la seule opinion qui ait eu cours dans l'antiquité, c'est-à-dire en faveur de l'antériorité du discours attribué à Lysias. N'oublions pas que cette tradition de l'antiquité a par elle-même une grande valeur, et qu'à probabilité égale dans le sens de l'affirmation et dans celui du doute, elle devrait suffire pour faire pencher la balance. Or il est en soi plus probable que c'est Isocrate qui est venu le second. La comparaison des passages analogues nous montre chez lui un art plus avancé, plus souple, plus maître de soi, une simplicité plus attique et plus digne du temps où la grande éloquence va rejeter en dehors de sa voie les affectations des rhéteurs et des sophistes. Il est moins naturel de rapprocher de cette belle époque l'auteur du discours funèbre que de le laisser un peu en arrière, à la place où le met la croyance ancienne. De plus, comme je l'ai remarqué, son silence absolu au sujet du traité d'Antalcidas devient peu explicable s'il a écrit postérieurement à ce traité.

Mais je me fonderai surtout sur une allusion qui se trouve dans le *Panégyrique*. Elle n'a pas échappé à Reiske ; mais il ne s'y est pas arrêté, et ne s'est pas aperçu qu'elle contredisait son opinion sur l'authenticité. Arrivé, dans son récit des hauts faits athéniens, à la bataille de Salamine, Isocrate n'en aborde pas la description, et voici comment il annonce son dessein (c. 27, § 97) : « Quant aux scènes de tumulte pendant l'action, quant aux cris et aux exhortations, incidents communs à toutes les batailles navales, je ne m'arrêterai pas

à en parler, καὶ τοὺς μὲν θορύβους τοὺς ἐν τῷ πράγματι γενομένους καὶ τὰς κραυγὰς καὶ τὰς παρακελεύσεις, ἃ κοινὰ πάντων ἐστὶ τῶν ναυμαχούντων, οὐκ οἷδ' ἂν τι δεῖ λέγοντα διατρέβειν. » A qui s'adresse cette critique? Il serait peu naturel d'en chercher l'application dans les anciens récits d'Eschyle et d'Hérodote, qui ne s'y prêtent d'ailleurs que médiocrement. Il faut plutôt songer à ces sophistes dont Isocrate vient d'accuser l'impuissance, en même temps que celle des poètes, à célébrer dignement les guerres Médiques (1). Or, dans le discours funèbre attribué au sophiste Lysias, le développement le plus considérable consiste précisément en un tableau pathétique de cette bataille de Salamine sur laquelle Isocrate aime mieux se borner à raisonner. C'est la partie où l'écrivain amplifie avec le plus de complaisance et vise le plus à l'émotion. Dans une longue phrase où il déploie heureusement toute son habileté (§§ 37-38), il s'attache à rendre toutes les circonstances du combat, et il n'a garde d'oublier ces cris et ces exhortations qu'Isocrate dédaigne comme des banalités : ἀκούοντες δ' ἐν ταύτῳ συμμεμιγμένου Ἑλληνικοῦ καὶ βαρβαρικοῦ παιᾶνος, παρακελευσμοῦ δ' ἄμφοτέρων καὶ κραυγῆς τῶν διαφθειρομένων. On pourrait aussi dans ce développement signaler quelques traces de cette influence de Thucydide dont j'ai déjà indiqué la vraisemblance. Plusieurs traits y rappellent la belle description de la défaite éprouvée par la flotte athénienne dans le port de Syracuse (2). Ce récit du combat de Salamine est le morceau à effet du discours, et l'on peut conjecturer qu'il contribua beaucoup à son succès. Il y en a peut-être un indice éloigné dans ce fait que Tzetzés (*Chil.* II, 44) met Lysias au nombre de ceux qui ont décrit l'expédition de Xerxès. Peut-être aussi est-ce là qu'il faut chercher l'explication de la confusion qui a été faite par Aristote. Si, dans la phrase qu'il cite de mémoire, il substitue la bataille de Salamine au combat d'Aegos-Potamos, ne serait-ce pas que le nom de cette bataille s'offrait de lui-même à son esprit comme rappelant la partie la plus célèbre de l'œuvre à laquelle il empruntait un exemple? Il paraît donc probable que c'est à cette description du combat de Salamine que songe Isocrate, et qu'il n'y songe qu'à cause du succès qui l'avait accueillie et dont l'impression était encore récente.

Pour conclure cette longue et minutieuse discussion, je crois à

(1) C. 23, § 82. ὥστε μηδένα πάποτε δυναθῆναι περὶ αὐτῶν μήτε τῶν ποιητῶν μήτε τῶν σοφιστῶν ἄξιως τῶν ἐκείνοις πεπραγμένων εἰπεῖν.

(2) *Epitaph.*, 35. Thucyd., VIII, 71, 1 sqq. — *Er.*, 37, 38. Th., VII, 71, 5. — *Er.*, 39. Th., VII, 71, 3.

peu près établi que l'oraison funèbre attribuée à Lysias est antérieure au *Panegyrique* composé par Isocrate, et par conséquent voisine de la date où l'auteur suppose qu'elle a été prononcée; qu'elle fut admirée, au moins dans certaines parties, dès l'origine, ce qui explique les imitations et l'allusion d'Isocrate et la citation d'Aristote; que cette admiration, obtenue dès le premier moment et conservée par une tradition jusqu'aux derniers jours de l'antiquité grecque, rend invraisemblable une erreur sur l'authenticité; que les doutes modernes ne se fondent sur aucune preuve positive ni sur aucun argument décisif; que, par conséquent, il vaut mieux croire que ce discours appartient légitimement à Lysias. Quant aux raisons de goût qui le font rejeter comme apocryphe par un assez grand nombre de critiques ou d'éditeurs, d'abord leur dédain me paraît exagéré, et, si cette œuvre est inférieure au *Panegyrique* d'Isocrate pour la pureté et l'élégance et au *Méneuxène* de Platon pour l'esprit et pour l'éclat, cependant elle renferme dans le détail une somme de mérite suffisante pour nous représenter ce que pouvait être à cette époque l'art d'un sophiste estimé, c'est-à-dire de ce qu'était Lysias lui-même dans ce genre de composition. Ensuite, nous ne pouvons avoir en pareille matière une confiance complète dans nos impressions, et il est périlleux pour nous de porter des sentences absolues. A cause de la différence de nos habitudes et de nos goûts, l'antiquité grecque nous échappe par plus d'un côté; nous devons craindre de la transformer par notre imagination ou de la soumettre aux lois d'un idéal arbitraire; et, avant de la suspecter et de la condamner, il nous faut avoir la patience de l'étudier et de la comprendre.

L'œuvre dont il s'agit ici a une grande importance dans l'histoire de l'éloquence attique. Si elle disparaît, nous sommes privés d'un secours indispensable pour connaître la marche du genre démonstratif. Entre ses commencements littéraires avec Gorgias et Thrasymaque et la forme très-supérieure et très-différente que lui donne Isocrate, nous n'avons plus rien. C'est le discours attribué à Lysias qui est l'intermédiaire, et peut-être ai-je réussi à montrer que par ses qualités et ses défauts il convient à ce rôle. Ne le supprimons donc pas sans de bonnes raisons.

JULES GIRARD.